



Discours et addiction

Bernard Lecoeur

Quelques mots d'explication sur ce qui a présidé au choix de mon titre¹. Réunir sous un même chapeau la notion de discours et celle d'addiction n'est pas d'une toute première évidence. Pourtant ces deux notions se croisent en un point : désormais l'addiction ne saurait être appréhendée comme un phénomène appartenant à la marge. Elle n'est plus une manifestation en bordure ou en périphérie de la norme, c'est au contraire un comportement qui se situe en son cœur. Or, les réflexions sur la norme, en particulier dans ses applications contemporaines, risquent de rester bien vaines si elles ne s'appuient pas sur le concept de discours forgé par Lacan.

Le discours n'est pas établi une fois pour toutes. Comme la langue, il ne cesse de se transformer. Aujourd'hui, le discours est devenu le vecteur d'une jouissance reconnue comme normale, pour autant que la vocation de cette jouissance ne soit plus, comme elle le fut jadis, de cimenter le lien social mais de soutenir une prétention à l'être. Au travers du discours on obtient un gain d'être, censé s'obtenir par la satisfaction pleine et entière de la demande. Par le comblement sans reste de celle-ci un effet latéral ne se fait pas attendre, celui d'une extinction plus ou moins déprimante du désir. Cette prise en compte du caractère contemporain du discours et de l'addiction comporte des conséquences décisives dans la façon de repenser une clinique *ad hoc*.

Norme et addiction

Un mot sur la norme, constamment revisitée dans sa définition, ce qui n'est pas le moindre de ses paradoxes. Pourquoi une si grande variabilité de la norme ? Parce qu'elle ne renvoie pas tant à la catégorie de l'universel qu'à celle du général. Si l'on établit une distinction entre les choses, nous pouvons les répartir ainsi : si elles se recommandent de ce qui les fondent, alors elles relèveront du principe de l'universel. Si, au contraire, elles apparaissent selon un ordre illisible, alors il s'agira des « arrangements » propres au général de la norme.²

Si j'insiste sur la fin de la marginalité de l'addiction, ce n'est pas rendre raison d'une incontestable amplification statistique du phénomène mais plutôt de la cause du glissement qui s'est opéré quant à son usage et à son statut. Souvenons-nous, il n'y a pas si longtemps, l'addiction, dont l'alcoolisme et la toxicomanie étaient les paradigmes dominants, apparaissait comme une conséquence du désordre. Il s'agissait d'un dysfonctionnement dans la façon dont un sujet appliquait à lui-même les rigueurs de la norme dans la gestion de ses satisfactions. Cette défaillance était indexée du terme d'excès. Être dans l'excès revenait à se mettre de côté, sur le pourtour du cadre déterminé par la norme. Ajoutons qu'une telle approche se nourrissait des jugements moraux les plus éprouvés au regard de la tradition, par exemple le

¹ Conférence donnée à la Section clinique de Clermont Ferrand le 12 janvier 2013.

² Lacan J. « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 769.



respect de la mesure, qui faisait appel à un sens du même nom. Mais aujourd'hui, n'est-ce pas aussi ce qui anime certaines théories en vogue et dont les fins visent à obtenir, d'un comportement jugé déviant, le retour à une norme dite naturelle. Pour y parvenir, prétendent-elles, il suffirait de s'aider de quelques conditionnements bien choisis, visant à réintégrer dans un ordre sensé, des comportements dépourvus de justifications fonctionnelles. Une réintégration venant couronner de la sorte une adaptation réussie.

Quelles que soient les variations idéologiques que peut prendre la théorie de l'addiction en tant que marginalité, elle renvoie *mutatis mutandis* à la dimension du sort, de la fatalité voire du fléau. Par exemple, durablement assimilée à un châtiment divin, elle appartenait dans les manuels de médecine, à la catégorie des fléaux sociaux, et cela pratiquement jusqu'au milieu du ^{xx}^{ème} siècle. Il ne pouvait s'ensuivre qu'un échec assuré pour tout ce qui se risquait à prendre en charge l'intempérance – terme bien antérieur à celui d'addiction et déjà marqué, chez Aristote, d'une mise en défaut du sens de la mesure. Même dans une version plus laïque, l'assuétude est appréhendée comme ce qui contrevient à un calcul des plaisirs. L'utilitarisme benthamien se proposait d'ailleurs de corriger un tel défaut par le rétablissement d'un principe de raison dans ce calcul.

Et la psychanalyse ? Ses diverses conceptions ne se sont pas toujours tenues à l'écart d'une économie de la marge, au point de faire de l'addiction un déchaînement de la pulsion de mort. Méconnaissant complètement les rapports complexes qui régissent plaisir et pulsion de mort, de telles propositions contraignent le plaisir à se tenir dans un « à côté » de la pulsion de mort et non dans son « au-delà », tel que Freud en établit la logique en 1920. Prévaut ainsi l'idée d'une séparation frontalière, qu'accompagne son possible franchissement, au détriment d'une mise en continuité que le terme allemand *jenseits* – du titre *Jenseits des Lustprinzips*³ –, met en évidence. En effet, « l'autre versant » qu'évoque ce terme n'est pas seulement celui de la montagne, mais celui d'un dispositif en continu, unilatéral et *moëbien*.

Ce rapide et incomplet tour d'horizon des abords de l'addiction en tant que phénomène de la marge permet de placer l'ensemble de ces conceptions sous un même mot d'ordre : le destin « normal » de l'homme c'est la norme. Illustrons cela quant au corps : la norme corporelle est la santé, un corps sain est celui qui se fait oublier. C'est un corps silencieux. Tout le contraire d'un corps aux prises avec l'addiction.

Du discours et du discours du capitaliste

Abordons les choses autrement, en ayant recours à cet outil méticuleusement façonné par Lacan tout au long du *Séminaire*, livre XXVII, *L'envers de la psychanalyse*. Un outil qui trouvera un prolongement précis et formalisé dans une intervention faite en Italie, deux ans plus tard, livrant l'écriture du discours du capitaliste.

Pourquoi se tourner vers le discours pour évoquer l'addiction ? Pour éviter l'écueil d'un déterminisme d'un nouveau genre. En effet, ce qui a prévalu jusque-là est une causalité articulée en terme de dysfonctionnement, celui de la volonté, du courage, du sens de la mesure, ou plus récemment de l'action d'une endorphine... Ne serait-il pas conceptuellement et pratiquement désastreux de réquisitionner la jouissance au profit d'un déterminisme de nature semblable ? Enrôler la jouissance pour la mettre au service d'une causalité unique de l'addiction reviendrait à lui réserver un destin moliéresque, identique au fameux « poumon », dont la vocation première est de protéger à tout prix l'ordre de la norme – celui d'une croyance en l'existence d'un savoir sur la cause. L'addiction n'échappe pas au discours qui la met en forme et l'oriente, au point qu'il n'est pas exclu qu'il la nourrisse et la relance. Être *accro* au discours est le préalable à toute dépendance.

³Traduit en français par *au-delà du principe de plaisir*.



Le discours fait lien social, Lacan ne s'est pas arrêté là. Il en a isolé quatre modalités logiques à partir d'un dispositif constitué d'éléments et de places, tous et toutes parfaitement désignés. Loin d'être disposés au hasard, les éléments suivent un ordonnancement favorable à la formation de séquences ou de « phrases », selon une grammaire donnée. Cette grammaire obéit à deux principes. D'abord une orientation : entre un terme et un autre terme on ne circule pas n'importe comment, dans n'importe quel sens. Second principe, il existe une interdiction ou mieux un impossible à franchir un certain espace situé entre deux places. Ceci détermine un ordre de rapport, frappé par l'impossible, face à un autre qui, lui, s'établit à partir de l'impuissance. Je ne m'appesantis pas sur le lien, non pas impossible, mais par l'impossible, pour ne retenir que son existence au sein du discours. Rappelons cependant que le discours est la condition minimum exigible pour qu'un sujet puisse s'introduire dans un lien, dans une relation avec un semblable, en ayant pour seul recours ce par quoi son existence est traversée, le signifiant et la jouissance. L'énoncé du second principe conditionne l'apparition du lien à une indispensable circulation, à une dynamique qui s'anime d'un impossible, autour duquel peut s'effectuer le passage d'un terme à l'autre.

C'est aussi du fait de l'existence de cet impossible que l'on est en mesure de déterminer une « porte d'entrée » dans un discours, laquelle se fait à partir de la place de la vérité.

Il suffit pour s'en convaincre d'être attentif aux orientations que symbolisent les flèches inscrites dans la formule du discours⁴, ainsi qu'à leur point de départ et d'arrivée.

En 1972, la Lacan revisite le dispositif du discours pour en produire une nouvelle écriture⁵, celle du discours du capitaliste. Je ne retiendrai, là encore, que l'architecture de ce discours.

Ce qui frappe c'est l'inexistence de ce que j'ai appelé une porte d'entrée, ou plutôt le fait que l'on puisse entrer à n'importe quel endroit de ce discours. De plus, le mouvement des déplacements est uniforme. Pas de rupture, ni de discontinuité, ce qui a pour conséquence de ne plus pouvoir identifier les deux relations qui s'opposent dans la structure du discours, c'est-à-dire celle de l'impuissance de celle de l'impossible. Souvenons-nous que la première, marque le rapport du sujet à son fantasme, alors que la seconde, est ce qui frappe le sujet lorsque, d'aventure, il aborde le réel. L'encouragement prodigué par le discours du capitaliste conduit à ne plus pouvoir distinguer ce que le désir vise au travers du fantasme, d'avec les effets issus des rencontres avec le réel, dont témoignent le symptôme et le traumatisme. Cela n'est pas sans comporter des conséquences radicales quant à l'objet.

Conséquences quant à l'objet a

L'objet, de ne plus être appréhendé, à la fois, à partir de l'impuissance et de l'impossible, échappe à toute forme de clivage. *De facto* il devient indestructible, plus rien n'est susceptible de l'entamer comme Un.

Dans la structure du discours, l'objet – noté par Lacan de la lettre *a* – est dit plus-de-jour. En d'autres termes, si l'on se reporte au commerce propre au lien social, cela veut dire que le sujet est aux prises avec un émiettement de la jouissance, du fait que le plus-de-jour n'échappe pas au langage. Il est, lui aussi, un « effet de langage »⁶. Disons-le encore autrement, initialement l'acte de consommer implique l'autre, le semblable, ça n'est pas auto-référentiel. C'est un partage, une façon d'être ensemble, un jouir ensemble d'un même objet. On pourrait même aller jusqu'à avancer que consommer c'est sublimer la pulsion pour autant que la sublimation suppose une satisfaction au moins équivalente à la satisfaction sexuelle sans que, pour autant, soit mise à contribution la relation sexuelle. Il semble bien que, dans le

⁴ Lacan J., *Du discours psychanalytique*, Lacan in Italia, Milan, La Salamandra, 1978.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*



discours capitaliste, la consommation subisse une sortie de la sublimation. Elle devient totalement auto-référentielle de sorte que dans le *consumere* ce soit le *summere* qui l'emporte : la sommation du Un. Alors qu'initialement, la consommation c'est avant tout du deux.

Le principe de sommation propre à la forme contemporaine du discours n'est pas celui d'une accumulation mais d'une rotation, d'un déplacement, et c'est par cette dynamique qu'une jouissance de l'être trouve à se normaliser comme addiction.

Entre autres conséquences, l'économie de la sommation a un effet sur le temps, celui que nous vivons. Il y a une discordance entre le durable et le déchet. La sommation compose l'objet comme déchet, il ne vaut qu'en rapport avec la fugacité de la jouissance que l'on en retire. Mais elle consacre aussi l'objet comme idéal c'est à dire comme increvable ou encore durable. Le « durable » se rapporte davantage à ce que fait miroiter la marque comme signifiant qu'à la concrétude même de l'objet, à ses qualités intrinsèques.

Il apparaît donc que la mécanique discursive qui gouverne l'addiction conduit le sujet, par la prise de l'objet, à s'adjoindre du Un comme propriété d'être. A cela s'ajoute le fait que l'objet devient une annexe du temps. Sa consommation porte une aspiration au prolongement infini de l'instant – ressort du « durable »-, en opposition au déchet dont nos poubelles regorgent.

Le discours du capitaliste – follement astucieux, disait Lacan – est voué à la crevaision. Oui, ajouterai-je, à la crevaision... du sujet et non plus à sa division. Le sujet crevé n'est pas divisé, c'est un sujet qui, en permanence, demande à être regonflé. Pour y parvenir il lui est proposé de se placer dans un dispositif qui génère de l'être. Non plus tant à partir des occurrences corporelles de l'objet qu'en fonction d'une accélération en acte dont le discours est le modèle, d'une vitesse toujours plus soutenue à fabriquer un nouvel objet. La convergence de l'addiction avec le style de lien que met en place le discours du capitaliste repose sur une relative délocalisation de la jouissance. Il faut que « ça tourne », que ça ne s'engorge pas dans certaines parties du corps, dans certains orifices, de telle sorte qu'une même intensité puisse parcourir les objets sans pour autant y stationner. Finalement, l'addiction contemporaine conduit à une sérieuse remise en question de l'objet *a* comme condensateur de jouissance, lequel n'assure plus sa fonction de stockage. Ceci fournit une indication précieuse pour l'orientation à donner à la cure analytique. Il s'agirait, en effet, d'établir du discontinu là où règne un *continuum*, une continuité gagnée par un perpétuel mouvement à tendance centripète. Seul le discours analytique est à même d'offrir la possibilité d'installer un autre temps, notamment en restituant à l'objet *a* sa part d'angoisse.

Pour conclure

L'addiction est devenue aujourd'hui un principe d'appartenance, ce qui, assez paradoxalement, fabrique du lien sans que celui-ci fasse société pour autant. Une appartenance non plus au regard d'une identité délivrée par l'usage d'un même objet mais liée à l'activité de « consumer » ensemble, d'être au lieu où passe la jouissance. C'est une forme de visitation, non plus spirituelle, et encore moins solitaire, mais obtenue dans une commune distance prise avec le semblable. L'addiction, comme pratique individuelle de la démesure a vécu. Elle est devenue le rapport standard à l'objet. Cela n'est pas sans conséquences sur les modes de présence à l'autre, ce que l'on formule comme un vivre-ensemble.

J'emprunterai à Roland Barthes une description qui illustre parfaitement la figure d'un lien normalisé par l'addiction, un « vivre-Ensemble » orienté par une jouissance parfaitement autarcique qui lie sans faire société, désigné en éthologie comme un banc : « Voici la vision d'un vivre-ensemble qui semble parfait, comme s'il réalisait la symbiose parfaitement lisse d'individus cependant séparés. Il s'agit du banc de poissons : “rassemblement cohérent,



massif, uniforme : sujets de même taille, de même couleur, et souvent de même sexe, orientés dans le même sens, équidistants, avec des mouvements synchronisés” »⁷.

Un tel lien implique bien autre chose que le dressage bureaucratique généralisé d’une société-fourmilière, précise Barthes. Plutôt un système de translations collectives, synchrones et brusques. L’addiction normalise les corps, elle leur imprime la norme d’une jouissance qui s’impose. L’horizon de la satisfaction devient alors celui d’un auto-érotisme en toute chose. La jouissance n’est plus mise au ban, se pose alors la question propre au désir d’une nouvelle érotique de la distance.

⁷ Barthes R., *Comment vivre ensemble*, Cours et séminaires au Collège de France 1976-77, Paris, Le Seuil Imec, traces écrites, novembre 2002. Cité par Catherine Lazarus-Matet, « un syntagme contemporain : la crise du “vivre ensemble” », site de l’ECF, novembre 2011.